

quelques hommes qui lui tenaient tête, les massacrer tous et leur passer sur le corps.

Armé de son énorme chenet qu'il abattait successivement à droite, à gauche et en avant, Du Cantel s'élança comme une catapulte vers la fenêtre. Il coucha tout ce qui se trouvait devant lui, et passa comme une trombe, franchissant d'un bond la fenêtre sur l'appui de laquelle se trouvaient affaissés deux ou trois cadavres.

Le renfort des troupes de Franceur surgissait au bout de l'avenue des pompiers, comme Du Cantel disparaissait à gauche et franchissait la haie de son jardin.

— Feu ! cria Franceur qui s'était penché hors de la fenêtre.

Une décharge générale suivit ce commandement et envoya une vingtaine de balles dans la direction du fugitif.

## CHAPITRE XXV

Oh Du Cantel se trouve à la tête d'une famille aussi nombreuse qu'affamée.

L'homme que Marie-Jeanne avait vu surgir devant elle le visage ensanglanté, c'était, on l'a deviné, Noël Du Cantel qui venait d'échapper, après un formidable combat, aux sabres et aux balles des soldats de la gabelle.

A la vue de la rouge blessure qui lui balafrait le front, sa femme avait poussé un cri d'effroi.

— Blessé ! tu es blessé ! s'écria-t-elle pâle de douleur.

— Ce n'est rien ! répondit Noël en la rassurant d'un doux sourire ; c'est égal, continua-t-il en s'essuyant le visage du revers de la main, la besogne a été rude ; j'ai eu un moment que je ne vous reverrais plus.

— Est-ce possible ! s'écria Marie-Jeanne en se jetant à son cou et en l'embrassant follement ; ne plus nous revoir, ah ! je serais morte de douleur.

— Hélas ! mon sort aurait été commun à bien d'autres.

— Que veux-tu dire ?

— Oh ! si tu savais... c'est horrible !

Et Du Cantel se mit les mains sur les yeux, comme pour échapper à une épouvantable vision.

— Que de veuves ! que d'orphelins ! murmura Du Cantel, avec l'expression d'une profonde douleur.

— Mon Dieu ! tu me fais frémir.

— Si tu savais ce que j'ai vu ! Si tu savais ce qu'ils ont fait ! Oh ! tu sais que j'ai l'âme forte et le courage solide. Mon cœur n'a jamais défailli. Eh bien ! pour la première fois, je ne sais ce que j'ai éprouvé. Ce n'était pas de l'effroi, ce n'était pas de la colère... j'ai éprouvé une chose terrible.

— Mais c'est donc bien affreux.

— Viens ! viens ! je te raconterai tout... mais en ce moment, j'ai comme le vertige et je me demande si je ne suis pas le jouet d'un effroyable cauchemar.

— Mon pauvre homme ! calme-toi ! fit Marie-Jeanne en étreignant Noël avec plus de force et d'amour.

Il y eut un court silence, troublé seul par l'haleine

sifflante de Du Cantel, par les violents battements de son cœur dont sa femme éperdue entendait les coups précipités, se répercutant sur sa poitrine collée à la sienne.

En ce moment un bruit sinistre retentit dans la forêt du côté de leur asile souterrain ; c'étaient les hurlements des deux loups qui en ce moment se jetaient avec fureur contre la porte, derrière laquelle luttait désespérément l'infortuné Petit-Pierre.

Marie-Jeanne et Du Cantel se regardèrent avec effroi.

— As-tu entendu ! fit la mère qui sentit ses entrailles bondir.

— On dirait que c'est du côté de notre asile.

— Ma fille ! ma fille ! s'écria Marie-Jeanne en se tordant les mains.

Mais déjà Du Cantel avait ressaisi le landier qu'il avait apporté et, bondissant à travers la forêt, il s'élança au secours de ses enfants.

Arriverait-il à temps ?

Marie-Jeanne le suivait éperdue, la mort dans l'âme, désespérée, folle de peur, s'accusant d'avoir laissé ainsi seuls sa fille et Petit-Pierre, se heurtant aux arbres, se meurtrissant contre les rochers qui hérissaient le sol, mais ne sentant ni les coups ni les déchirures.

Quand ils arrivèrent devant la porte de leur demeure, l'issue était toute grande ouverte.

Elle faillit s'avançoir.

C'en était donc fait ! Les pauvres petits étaient devenus la proie des bêtes fauves.

Petit-Pierre à bout de forces, s'était, ou s'en souvient, réfugié dans le fond des caveaux et avait couvert de son corps la petite Jeannette.

Il avait espéré, dans son héroïsme d'enfant sublime, que les loups se contenteraient de son corps et épargneraient à sa petite sœur.

En effet les fauves n'avaient pas tardé à se précipiter vers lui et tous les deux à la fois s'étaient jetés sur lui.

Comme un des loups le saisissait par un des pans de sa veste, l'autre s'élança sur son rival pour lui disputer sa proie et lui fit lâcher prise.

Petit-Pierre en tombant de la gueule de son premier ennemi, découvrit le corps de la petite Jeannette.

Double proie pour les terribles hôtes des bois.

Cette circonstance mettait fin à leur rivalité, car chacun avait son morceau à dévorer.

Petit-Pierre s'était senti mourir et avait entièrement perdu connaissance.

A son grand étonnement, il revint à la vie. Il ouvrit des grands yeux affarés, encore empreints de la plus grande épouvante.

Pourtant le spectacle qu'il vit aurait dû le rassurer.

Marie-Jeanne berçait dans ses bras la petite Jeannette qu'elle allaitait, en lui prodiguant de folles caresses.

Quand à lui, son père adoptif l'avait pris entre ses genoux et lui faisait boire quelques gouttes de vin, seul cordial qu'il eût à sa disposition.

Les deux loups gisaient les reins brisés par ce même terrible landier qui avait déjà fait si rude besogne contre les soldats du fisc.